

# REPENSER L'ABONDANCE ET LA RARETÉ

## LIVRE

Les discussions sur le réchauffement climatique adoptent souvent un ton élégiaque. Voici un livre qui, au contraire, veut affirmer sa foi en l'avenir. Le seuil critique de 1,5 °C, défini comme l'objectif à atteindre, devrait être franchi dès 2040 et nous ne pouvons d'ores et déjà plus rien faire pour atténuer le climat de 2050. Celui-ci sera la conséquence d'émissions de gaz à effet de serre déjà présents dans l'atmosphère.

C'est aujourd'hui cependant que nous construisons le climat des décennies suivantes, pour lesquelles les scénarios les plus volontaristes du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat envisagent un recul, puis une stabilisation sous cette limite. Afin de nourrir cet espoir, l'essai *Carbone fossile, carbone vivant. Vers une nouvelle économie du climat* (Gallimard, 288 pages, 21 euros), de l'économiste Christian de Perthuis, aborde les transformations en cours, et celles qu'il reste à accomplir, en les regroupant en deux thèmes.

Transition énergétique d'abord. Plutôt que de se tourner vers l'histoire des empilements successifs des sources d'énergie, l'auteur, fondateur de la chaire Economie du climat à l'université Paris-Dauphine, insiste sur les rapides transformations récentes. Le renouvelable a gagné la bataille des coûts qui l'opposait au fossile. Après la crise financière de 2008, la croissance asiatique s'est moins reposée sur les exportations, et la Chine s'est affirmée en leader de la transition écologique, tirant les Etats-Unis et l'Union européenne dans son sillage. De quoi donner espoir dans la possibilité d'un infléchissement salutaire.

Se doter de nouvelles sources d'énergie éolienne et photovoltaïque ne peut toutefois avoir de sens qu'à condition d'abandonner les anciennes centrales thermiques. Or, nous ne



**CARBONE FOSSILE, CARBONE VIVANT**  
de Christian de Perthuis,  
Gallimard,  
288 p., 21 €

savons pas bien comment « désinvestir » les filières liées aux énergies fossiles. Les enjeux ne sont pas les mêmes d'un pays à l'autre, ce qui peut être source de multiples tensions internationales. Alors qu'on demande à la Russie ou aux pays du Golfe de renoncer aux ressources de leur sous-sol, l'enjeu pour des pays comme la France est au contraire de se passer de leurs importations de gaz et de pétrole. Les pays moins avancés, quant à eux, peuvent envisager de « sauter la case fossile » pour investir directement dans le renouvelable.

### Trop dépendants des animaux

Moins débattue que la transition énergétique, la transition « agroclimatique » fait l'objet de la seconde moitié du livre. Un tiers des émissions de gaz à effet de serre trouvent leur origine dans notre alimentation, trop dépendante de l'élevage animal. Les puits de carbone que sont les forêts et les sols, mais aussi les mers et les océans soumis à la surpêche, devraient pouvoir les compenser naturellement mais ils sont fragilisés. Dans ce domaine – celui du « carbone vivant » et non plus du « carbone fossile » –, la transformation est donc tout aussi urgente et doit être tout aussi ambitieuse.

Malheureusement, le carbone vivant est un objet de gouvernement fort délicat, ou plutôt il n'en est pas encore un. Non seulement no-

tre compréhension scientifique des phénomènes à l'œuvre est incomplète, mais il n'existe pas de vision claire des politiques à mener. La France offre un bon exemple de ces difficultés. Les forêts y sont en expansion, mais, du fait du réchauffement, elles perdent chaque jour un peu de leur capacité à absorber le carbone. Alors que l'eau se fait de plus en plus rare, les conflits hydrauliques autour des barrages ou des mégabassines se multiplient et cristallisent les tensions.

Seule une stratégie ambitieuse permettrait de s'adapter aux transformations en cours et d'en prévenir de plus alarmantes. La stratégie nationale bas-carbone – visant à définir la trajectoire de réduction des émissions de gaz à effet de serre – se résume souvent à un vain exercice formel de bouclage statistique.

Christian de Perthuis veut croire dans la capacité de la démocratie à se réinventer en échappant au double piège de l'autoritarisme des experts et des divers populismes. Partisan de politiques redistributives, il se réfère dans sa conclusion à la célèbre « théorie du donut » élaborée par l'économiste anglaise Kate Raworth, laquelle entend penser le respect des plafonds planétaires et celui des planchers sociaux (représentés par les deux cercles, intérieurs et extérieurs, du célèbre beignet troué).

Pour autant, comment entraîner le monde entier vers la « nouvelle économie du climat », vers laquelle pointe le livre, avec des moyens seulement économiques ? La taxation carbone et les incitations en faveur de l'agroécologie prônées par l'auteur sont d'excellentes politiques à condition de bien en comprendre les conditions sociales, politiques et culturelles de réussite sur le terrain. Cette nouvelle économie du climat, pour offrir un espoir convaincant, devra peut-être s'allier à une nouvelle philosophie politique, une nouvelle anthropologie, une nouvelle sociologie de l'action publique, un nouveau droit. ■

JULIEN VINCENT



# La transition bas carbone expliquée aux économistes

Au-delà des slogans inopérants, l'économiste Christian de Perthuis explore sans tabou les voies praticables de la transition bas carbone pour l'énergie et pour le système agroalimentaire

Jean-Denis Renard  
jd.renard@sudouest.fr

La COP 28 ne va pas tarder – du 30 novembre au 12 décembre – il est l'heure de se documenter. Parmi la prolifique production éditoriale sur la dérive climatique, il est chaudement recommandé de se procurer « Carbone fossile, carbone vivant », l'ouvrage d'un non moins prolifique auteur, l'économiste Christian de Perthuis. Père de la taxe carbone à la française – à l'époque, il avait vainement prôné des mesures redistributives pour les ménages –, fondateur de la chaire « Économie du climat » à l'université Paris Dauphine - PSL, l'intéressé exhorte ses pairs à oublier leurs vieux manuels d'économie classique et à chausser d'autres lunettes pour s'attaquer au défi existentiel du réchauffement climatique : il ne s'agit plus de favoriser l'abondance mais d'organiser la rareté. Celle du carbone dont les formules gazeuses saturent l'atmosphère.

« Dans l'approche classique, la nature est pensée comme un stock dans lequel on puise des matières premières. D'où la crainte récurrente de buter sur le mur de la rareté : pas assez de terre (Malthus), pas assez de biens agricoles (Ricardo), pas assez de charbon (Jevons), pas assez d'énergie fossile (club de Rome) » rappelle l'auteur. Sauf que le climat et son pendant, la biodiversité, sont menacés par « des crises de l'abondance » qui altèrent leurs irremplaçables fonctions régulatrices. À vrai dire, sauf à subir des poussées d'urticaire à chaque fois que le mot « décroissance » est prononcé, il est assez aisé de comprendre qu'en tous domaines, la consommation sans limites « génère plus de méfaits que de bénéfices ». C'est le cas pour l'énergie fossile comme pour le sucre dans le café.

## Sortir de la rente

Pour Christian de Perthuis, le problème n'est pas tant de parier sur des champs éoliens et des centrales solaires que « de débrancher à temps les sources de carbone fossile ». À le lire, le coût le plus lourd de la transition, ce n'est certes pas la mise en place d'une filière de l'hydrogène « vert » où tout reste à faire. C'est celui du désinvestissement et de la sortie de la rente. Convaincre les rentiers du pétrole et du



Les installations gigantesques de la compagnie pétrolière nationale Saudi Aramco à Dhahran, dans l'est de l'Arabie saoudite. ARCHIVES AFP

gaz qu'ils y ont intérêt ne s'annonce guère facile. Proposer d'autres pistes aux pays

Face au défi existentiel du réchauffement climatique, il ne s'agit plus de favoriser l'abondance mais d'organiser la rareté

pauvres devrait être plus praticable. L'auteur prend l'exemple du méga projet pétrolier sur lequel TotalEnergies travaille en Ouganda et en Tanzanie. Dénoncer, c'est bien beau. Déboursier sept milliards de dollars pour financer là-bas une infra-

structure énergétique bas carbone, alternative à l'exploitation pétrolière, serait sûrement plus productif.

Pour le « carbone vivant », émis par l'agriculture intensive et par l'élevage, Christian de Perthuis prend également soin de proposer des issues. Celle de l'agroécologie et du changement de régime alimentaire lui crève les yeux. Elle aurait le double avantage de nourrir les populations et d'être résiliente face au changement climatique. Encore faudrait-il que les pouvoirs publics aient le courage d'en faire la promotion.

« Carbone fossile, carbone vivant – Vers une nouvelle économie du climat », de Christian de Perthuis, éd. Gallimard, 280 p., 21 €, ebook 14,99 €.



## Carbone, chance et malédiction

La COP28 s'est ouverte jeudi 30 novembre à Dubaï. L'occasion de faire une plongée dans le dernier livre de Christian de Perthuis pour comprendre comment le changement climatique impacte nos vies et chamboule les théories économiques classiques.

La question climatique, en effet, n'est pas un problème d'externalité, c'est ce qui la rend si compliquée à traiter. On a beaucoup parlé d'abondance et de rareté ces derniers mois dans le discours public, deux notions essentielles en économie. Or, dans les faits, la crise climatique ne provient pas de la rareté des matières premières, mais au contraire de leur abondance, explique le climatologue et professeur à l'université Paris-Dauphine. Notre planète étouffe sous le coup de trop de charbon, trop de pétrole, trop de gaz et c'est bien leur rareté qu'il nous faut organiser avec la sortie progressive des énergies fossiles. Alors que toute la théorie économique libérale s'est employée jusqu'ici à repousser le mur de la rareté (pas assez de terres, pas de biens agricoles, pas assez de charbon), il nous faut désormais batailler pour réduire notre abondance matérielle qui détruit, lentement, mais sûrement, toute la sphère du vivant.

On aurait pu croire que la dématérialisation de l'économie nous aide à réduire cette abondance matérielle. C'est tout le contraire qui s'est produit et les économies les plus avancées dans la tertiarisation, les États-Unis en sont un parfait exemple, sont aussi les plus émettrices de gaz à effet de serre.

Les « dégâts » de cette abondance sont nombreux, et pas seulement climatiques,



### **Carbone fossile, carbone vivant**

de Christian de Perthuis.  
Editions Gallimard,  
288 pages,  
21 euros.

comme le souligne l'auteur. L'usage récurrent de la voiture crée des embouteillages qui limitent la mobilité, l'exposition excessive aux écrans des enfants réduit leur capacité de concentration. Et les dégâts se voient aussi dans les pays les moins avancés, pour qui parler d'abondance peut paraître curieux. Et pourtant.

L'autre paradoxe de cette transition énergétique tient aux investissements. Bien sûr, il va falloir investir de manière massive dans les énergies renouvelables, mais là encore, le principal défi est contre-intuitif : c'est surtout le désinvestissement dans les énergies fossiles qui va faire la différence en termes de baisse des émissions. « Si l'on veut rester dans la limite du scénario net zéro, il faut débrancher à temps les sources de carbone fossile, en retirant du système économique les actifs liés à sa production et à sa consommation », souligne Christian de Perthuis. C'est en réalité la partie la plus délicate de la transition. Se débarrasser des actifs gris représente un coût exorbitant pour certains pays. C'est le fameux G17 qu'a inventé Christian de Perthuis et qui regroupe les 17 pays les plus dépendants de leurs exportations de carbone fossile en 2021.

Le dernier défi est de permettre aux pays en voie de développement, d'assurer leur croissance, sans emprunter les mêmes voies que nous. Il faut sauter la case fossile en démultipliant les efforts sur les énergies renouvelables et l'amélioration de l'efficacité énergétique. Une transition qui a aussi un coût que les pays du Sud ne peuvent supporter à eux seuls. — **Marie Bellan**

